clio

Clio. Femmes, Genre, Histoire

2 | 1995
Femmes et Religions

Interview de Martine Millet, pasteur de l'Église Réformée de France, par Florence Rochefort (Paris, le 15 juin 1995)

Florence Rochefort

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/501
DOI : 10.4000/clio.501
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 novembre 1995
ISBN : 2-85816-283-2
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Florence Rochefort, « Interview de Martine Millet, pasteur de l'Église Réformée de France, par Florence Rochefort (Paris, le 15 juin 1995) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 2 | 1995, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 30 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/clio/501 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.501

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2022.

Tous droits réservés

Interview de Martine Millet, pasteur de l'Église Réformée de France, par Florence Rochefort (Paris, le 15 juin 1995)

Florence Rochefort

1 *Introduction*

2 *Les femmes n'ont eu véritablement accès au pastorat dans les Églises protestantes françaises qu'en l966. Certes, une femme avait été consacrée en 1948, mais à condition de rester célibataire et sans enfants. Celles qui dans les années suivantes exercèrent exceptionnellement la fonction pastorale ne furent pas consacrées. L'accès des femmes au ministère féminin vient couronner de succès les efforts de plusieurs générations de partisans de l'égalité des sexes au sein du protestantisme. Dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, Tommy Fallot, l'initiateur du christianisme social, avait déjà tenté de sensibiliser les protestants à la question de la prostitution et plus généralement à celle des droits des femmes. Quelques-unes de ses émules contribuèrent au ralliement des femmes de la philanthropie protestante au mouvement féministe en 1901 et elles jouèrent un rôle dynamique jusqu'en 1939 au sein du Conseil national des femmes (affilié au Conseil International des femmes). Des personnalités comme les députés Ferdinand Buisson et Jules Siegfried, comme les philanthropes Sarah Monod, Julie Siegfried et Marguerite Witt de Schlumberger, incarnèrent l'aile modérée du mouvement, mais elles se mobilisèrent cependant sans compter pour l'égalité civile et politique des sexes. L'élan égalitaire n'épargna pas les Églises protestantes elles-mêmes. Le débat porta alors sur le suffrage et l'éligibilité des femmes au sein des conseils presbytéraux qui, non sans difficultés, finirent par être institués (le suffrage en 1905 et l'éligibilité en 1927). L'action du mouvement Jeunes Femmes, fondé immédiatement après la Deuxième Guerre Mondiale, témoigne d'une sensibilisation toujours aiguë des protestantes au féminisme. La modération de la génération pionnière a fait place à des prises de positions plus progressistes sur les grands débats des années 1950 et 1960 comme la planification familiale ou encore l'accès des femmes au pastorat.*

3 *Qu'en est-il aujourd'hui du pastorat féminin et plus généralement du débat sur la question des rapports hommes / femmes au sein du protestantisme ? Son passé de militante (au sein de Jeunes Femmes et du Mouvement de Libération de l'Avortement et de la Contraception, MLAC) et ses responsabilités actuelles au sein de l'Église Réformée de France font de Martine Millet un témoin de choix. Après avoir lu sa contribution sur « Le Ministère pastoral des femmes dans le protestantisme français » dans l'ouvrage dirigé par Jean Delumeau,* La Religion de ma mère, *nous avons voulu l'interroger sur le parcours qui l'a conduit du féminisme au pastorat et sur le récent colloque de l'Église Réformée de France « Hommes et Femmes tous frères... » qui s'est tenu en octobre 1994.*

(F. R.)

4 *F. R. Quel est le lien entre votre expérience de militante féministe et ce que vous êtes aujourd'hui ?*

5 M. M. Pour moi, cela a été absolument fondamental. Féministe, je l'ai toujours été. Je me souviens quand j'étais petite, je voulais être un garçon. Je pensais que quand on était une fille, une fois grande, on devenait garçon et j'ai été très déçue quand je me suis aperçue qu'on restait fille toute sa vie. Féministe, je le suis devenue en 1965-66 quand je me suis retrouvée enfermée dans le mariage avec un homme que j'aime beaucoup, avec qui j'ai toujours vécu et avec qui je vis toujours. Nous étions cohabitants - nous vivions dans le péché soi-disant - et nous étions très bien ; mais mon père a dit : « il faut vous marier absolument ». Donc on s'est marié de force et on s'est retrouvé dans un autre monde. D'un jour à l'autre, il a changé et moi aussi, d'un jour à l'autre, j'ai changé, je croyais qu'il fallait que je sois à la maison, que je fasse des petits plats et ça a été horrible. J'en ai un souvenir très écrasant, très étouffant, on est « entré » dans le mariage. Heureusement que j'ai rencontré le mouvement Jeunes Femmes et heureusement qu'est arrivé 1968 ! C'est un pasteur qui m'a fait rencontrer Jeunes Femmes quand il s'est aperçu que je devenais folle et que j'étouffais. Jeunes Femmes a été ma libération. J'ai milité à Jeunes Femmes et au MLAC à Grenoble.

6 Jusqu'au jour où j'ai trouvé que l'on était trop extrémiste, que j'étais trop extrémiste. Derrière moi, pour mon mari et mes enfants ce n'était pas facile et même pour moi, ce n'était pas facile ; il fallait remettre un peu d'ordre dans ma vie. Du coup, j'ai repris un travail et j'ai entrepris des études de théologie que j'avais toujours eu envie de suivre. A partir du jour où mes idées ont été claires, j'ai pu choisir ma voie. Je ne pensais pas devenir pasteur. Je voulais devenir théologienne et si je suis devenue pasteur, c'est de fil en aiguille, d'études en études, de stages en stages et puis un jour à Versailles, quelqu'un m'a dit ... : « tu devrais aller jusqu'au bout ! ».

7 *F. R. Y a-t-il eu des obstacles dans votre parcours au sein de l'Église Réformée de France ?*

8 M. M. Non j'ai une chance folle, parce que je suis la première femme partout avec Claudette Marquet. Je suis la première femme à être rue de Clichy[1], en poste dans l'Église Réformée de France, à part les secrétaires. Je n'ai pas voulu spécialement ce poste de responsable de la coordination Édifier-Former. Quand il a été déclaré vacant, on a cherché des tas de gens, hommes ou femmes et c'est tombé sur moi. Ça s'est fait par hasard. Je n'ai pas de plan de carrière. Mais on oublie qu'on est une première. Je le réalise de temps en temps, mais le plus souvent je l'oublie.

9 *F. R. Comment définissez vous votre rôle de pasteur et quel est votre rapport au sacré ?*

10 M. M. Pour moi, être pasteur - et on me le reproche de temps en temps - c'est être animateur. Je ne le vois pas investi d'une mission. La vocation, l'appel, c'est pour

chaque individu, pas seulement pour les pasteurs, pas plus pour le pasteur que pour les autres. Quand nous sommes au temple, j'ai le sentiment du sacré, mais je n'en suis pas porteur, on le partage ensemble. Ce qui me paraît fondamental dans le culte, c'est qu'il faut que la communauté qui est rassemblée sache qu'elle n'est pas rassemblée autour de moi, mais autour de Dieu. À la limite, il faudrait que je sois transparente, ce n'est pas moi. Ma devise est « va dire que je te précède en Galilée » (dans Marc), c'est-à-dire que je souhaiterais que la communauté sache que, sur mon chemin de vie, il y a quelqu'un, et que si on me regarde, si on m'entend, on sais que si je parle, c'est parce que je suis précédée. Je suis l'instrument du Seigneur. Le sacré est dans ce qu'on vit ensemble, dans la conviction que j'enracine ma parole dans une Parole. Je suis de la génération qui dit que le pasteur est fait par la communauté, je reste moi du matin au soir ; c'est la communauté qui fera de moi cet instrument dont elle a besoin, à un moment donné. Or, la jeune génération aujourd'hui a une autre attitude, quand elle entre en ministère, elle est déjà pasteur. Il y a une différence certaine entre ma génération et celle qui vient. Ils arrivent pasteurs, ils arrivent déjà investis.

11 Si je parle de complémentarité dans les liens avec les hommes pasteurs, c'est que j'ai eu la chance de travailler dans des équipes mixtes. On s'enrichit mutuellement. Par exemple, je me suis rendu compte que la façon d'exercer mon ministère a donné à un pasteur de mes amis la possibilité d'exercer son ministère différemment, lors des enterrements notamment. Je crois que le ministère pastoral exercé par des femmes est souvent un peu plus proche des gens. Le problème des femmes pasteurs, c'est souvent d'ailleurs de savoir comment garder une certaine distance. J'ai une amie qui détestait prêcher du haut de la chaire, elle s'était approchée des gens et on le lui a reproché, alors elle a mis la robe noire pour mettre la distance. Les enterrements, c'est le lieu où les femmes pasteurs ont le plus de difficultés quand elles arrivent dans une paroisse. On trouve que la femme n'est pas faite pour enterrer, on préfère un homme, c'est clair. C'est un lieu de tension qui interroge les gens. Moi, j'ai été renvoyée puis, d'autres fois, j'étais la seule alors il fallait faire avec. Le mariage n'est pas un sacrement, alors ça va, le baptême est une reconnaissance, c'est une bénédiction, mais le seul moment où on a vraiment une fonction de lien avec le sacré, c'est la mort, au moment des enterrements.

12 Dans une pastorale / femmes où l'on avait abordé la question du sacré, on se rendait compte que les femmes avait une réticence par rapport au sacré, probablement pour une question plus ou moins inconsciente qui associe le sacré à Marie, à cette espèce d'image, pas seulement catholique, qui entre dans l'inconscient collectif. Et de l'autre côté, il y a Éve qui est l'anti sacré. Nous disions, nous ne sommes ni Éve ni Marie, nous sommes entre les deux et il faut nous désacraliser totalement pour qu'on ne nous remette ni du côté de la Vierge ni du côté du Diable. Mais ça, c'est pour ma génération, je ne sais pas comment la génération actuelle se situe.

13 Il y a une tendance à la féminisation du pastorat. Pour l'instant, il n'y a que 18 % de femmes pasteurs dans l'ensemble des régions, mais dans la Région Ouest il y a 30 % de femmes. Il faut qu'on réfléchisse. Je ne sais pas pour les autres métiers, mais pour la pastorale, je suis absolument convaincue qu'une région où il n'y a que des femmes donnerait un ministère très différent et je crois qu'il faudrait remettre quelques hommes. Je fais très attention dans les commissions, quand j'ai trop de femmes, je pousse des cris, je dis : « mettez-moi des hommes ! ». Et en catéchèse où il n'y a que des femmes, j'aime bien quand on me trouve un ou deux hommes, mais pas simplement l'homme-otage. Je suis connue pour être féministe, mais je suis connue aussi pour

exiger tout le temps de travailler avec des hommes. Je ne sais pas pourquoi. Est-ce que c'est parce que j'aime travailler avec les hommes ? Est-ce par l'habitude prise d'avoir été la seule femme et que je ne veux pas de concurrence, peut-être ? mais j'espère bien que non. J'aime beaucoup travailler avec les femmes, mais j'apprécie aussi beaucoup la mixité. La complète féminisation n'est pas bonne. Ceci dit, je ne suis pas pour les quotas non plus et je trouve qu'on oppose encore trop pratique femme / pratique homme, qu'on parle encore trop de nature différente et de rôle spécifique.

14 *F. R. Quelles sont vos relations avec le mouvement œcuménique ?*

15 M. M. Au niveau de la paroisse, avec les hommes et les femmes laïques catholiques, il y a une curiosité, mais une fois qu'on me connaît un peu et qu'on sait que je suis mariée, il n'y a plus de problème, à tel point qu'on oublie que je suis pasteur, même ceux qui sont contre la prêtrise pour les femmes catholiques. Dans les Églises, j'ai toujours été très fière de mon statut et j'ai toujours imposé mon Église. J'ai toujours prêché en robe chez les catholiques pour manifester que ce n'était pas moi, Martine, mais que derrière moi se tenait une Église, une hiérarchie, des hommes et des femmes qui m'avaient déléguée, et que donc j'étais moi et pas moi. Généralement les gens sont surpris, mais ça se passe bien et j'ai toujours eu de très bons rapports avec les prêtres et les évêques, à part quelques petits problèmes idiots du genre : est-ce qu'à table on met la femme à droite ou l'évêque...?

16 *F. R. Au sein de l'E.R.F. comment se pose aujourd'hui la question des rapports entre les hommes et les femmes ?*

17 M. M. Nous avons organisé récemment un colloque sur cette question. La décision de ce colloque a été arrachée, ça a été un gros débat. En 1988, le Conseil Oecuménique des Églises à demandé à toutes les Églises de faire une réflexion sur « La Communauté des hommes et des femmes dans l'Église » dans cette décennie. Cette même année, à notre synode national à Nantes, il a été décidé de travailler ce thème et puis plus rien... 1988, 1989, 1990 malgré les cris répétés et répétés de certaines. Puis le nouveau président du conseil national, nommé il y a trois ans en 1992, a découvert qu'on n'avait rien fait sur ce sujet. Il a pris la décision de faire un synode et m'a confié la responsabilité d'organiser ce synode avec un jeune pasteur.

18 J'ai découvert que dans l'Église aujourd'hui plus personne ne parlait de féminisme. Quand on parle de théologie féministe, voilà que les cheveux se hérissent sur la tête. Si on parle de féministes c'est épouvantable, c'est horriblement difficile. On a constitué donc une équipe et on a décidé de faire un colloque sur un thème un peu provocant « Hommes et Femmes tous frères... ». Notre volonté est de travailler sur le *et* dans le « hommes et femmes », et de cerner la relation. L'idée au départ était de faire un synode. La vieille génération tenait au synode. Puis, pendant la préparation, on s'est aperçu qu'un colloque était mieux adapté. Quand j'ai pris cette responsabilité, je me suis aperçue que j'avais de quoi faire dix synodes, sur le travail, sur la religion, sur l'engagement, sur l'avortement et ce n'était pas possible. Donc j'ai proposé qu'on fasse un colloque qui puisse dégager des pistes de synodes. Au colloque même, la question est devenue : est-ce qu'un synode est nécessaire ? Les jeunes semblent ne pas en vouloir.

19 Ça a été un colloque extraordinaire. On a eu un très bon rapport sur l'histoire, on a une très bonne synthèse sur la théologie féministe de Daniel Marguerat. Aujourd'hui, les jeunes n'ont pas de lieu de réflexion, et ce colloque a été pour des tas d'entre eux (entre 25, 35, jusqu'à 40 ans) le premier lieu où enfin ils et elles ont pu parler de leur rôle d'hommes, de femmes, de parents. En fait on s'est rendu compte qu'il fallait

recommencer à mobiliser les gens, à faire des groupes de paroles autour de ce sujet là pour que ça puisse de nouveau donner...

20 Depuis, on a reçu une mission du Conseil national qui a travaillé sur la base de l'évaluation du colloque. Il a pensé qu'il était nécessaire de poursuivre la réflexion et d'en faire une sorte de processus permanent ouvert sur l'espace public et qui ne se limiterait pas au seul réseau de notre Église. En se référant à la manière dont s'est déroulé le colloque, il a été sensible au rôle spécifique que pourrait jouer notre Église pour animer et conduire le débat sur ces questions de manière non crispée, en y associant d'autres religions ou confessions et d'autres réseaux de la société. Je propose de constituer des groupes de réflexion d'hommes et de femmes, en faisant des mini colloques partout. Avant un grand colloque national, il faut faire des groupes régionaux. C'est le mandat que j'ai reçu pour ces prochaines années.

21 *F. R. Quelle est votre réflexion sur le langage ?*

22 M. M. J'avais été très intéressée par la conférence qu'avait faite Benoîte Groult sur la réforme du langage. Je suis un peu réticente sur ce qui se passe en Suisse avec Pasteur*e*, Docteur*e*. Moi, on m'appelle Madame le pasteur, Madame *la* pasteur ou Madame la ministre, je ne suis pas très au clair, mais en tous cas pasteur*e* ne me plaît pas. En revanche, je suis très sensible à ce qui se dit dans les pays anglo-saxons - quoique parfois l'Amérique exagère un peu, mais bon, c'est nécessaire - et en Allemagne. C'est à dire que je crois qu'il faut qu'on ait un langage où la femme apparaisse. Je rajoute toujours le terme soeur et je retravaille sans cesse les textes. C'est un énorme problème en France parce que l' Homme avec un grand H, l'anthropos, c'est l'homme. Les réticences viennent aussi beaucoup des femmes.

23 Là où je suis draconienne, c'est sur les textes de liturgie. Parce que dans l'Église il arrive encore très souvent, quand on vous demande de prier, que l'on vous dise « mes Frères », « Frères, levez-vous... » « Vous êtes tous des hommes ». Il peut y avoir un masculinisme total du langage. Quand je vais voir les diaconesses, il n'y a que des femmes. On commence « Chers Frères, levez-vous » et il n'y a pas un « mec » parmi elles, alors là c'est impossible ! Là, je modifie. Nous sommes en train de travailler une nouvelle liturgie. La commission a fait du bon travail sur le langage inclusif, elle a essayé d'en tenir compte, par contre, il n'y a pas de réflexion sur Dieu Mère ou Dieu déesse, et heureusement ! Cependant mettre toujours « hommes et femmes » ou « frères et sœurs », c'est lourd, il faut qu'on remplace en mettant soit « nous », soit « vous », soit « personne », soit « individu », soit « créature ». Mais ce qui se passe si on choisit « personne » ou « créature », c'est que les adjectifs suivants sont féminins et les hommes n'aiment pas ça du tout, ça les gêne. Il faut qu'on retravaille de telle sorte que chacun et chacune se sentent concernés. Quand nous disons « prions pour ceux qui ont faim », c'est très masculin alors je rajoute « prions pour ceux *et celles* ». « Nous sommes tes fils », c'est facile de le transformer en « nous sommes tes enfants ». Dans le Notre Père : « à ceux qui nous ont offensés », on peut dire « à ceux et à celles », mais ça ne passe pas. Quand on dit le Notre Père dans une Église tous ensemble, si on fait cette modification, on perd le rythme. Les gens disent c'est trop long, c'est trop lourd.

24 Les Allemandes, elles, vont beaucoup plus loin que nous. Je crois quand même qu'il y a un féminisme à la française dont on arrive mal à percevoir les racines. Je suis très proche des Germaniques et je connais bien la Suisse puisque je suis originaire de Suisse et que j'y ai vécu très longtemps. Je m'aperçois bien que le féminisme allemand ne correspond pas au nôtre, du moins dans les Églises. En France, on a peur du terme de

« théologie féministe ». Si je vais dans une paroisse et si je viens faire une soirée de « théologie féministe », ce n'est pas possible, on me tombe dessus. Si je dis : « on fait une étude biblique ce soir » et qu'on choisit de faire un parcours sur les différentes femmes dans la vie de Jésus, alors ils découvrent une question qui les passionnent parce qu'ils s'aperçoivent qu'elle est dans l'ombre, qu'on n'en parle pas d'habitude alors que les femmes sont omniprésentes, mais il faut toujours les montrer en relation avec les hommes pour ne pas tomber dans le manichéisme.

25 Le mouvement Jeunes Femmes a été très engagé dans l'Église et a déjà bien travaillé ces questions depuis 1945. Le groupe d'Orsay est issu du mouvement Jeunes Femmes qui, dans les années 1970, a coupé ses racines avec l'Église Réformée pour devenir un mouvement d'éducation permanente comme cela existait à l'époque. À l'intérieur de Jeunes Femmes, il y avait une commission qui s'appelait « recherches chrétiennes » et ce groupe est devenu le groupe Orsay. Il s'appelle Orsay parce qu'on s'est réuni chez les Franciscains à Orsay. Ce sont des théologiennes laïques très engagées. Elles ont une énorme ouverture sur l'étranger, elles font des colloques sensationnels, mais elles sont très peu nombreuses et sont très en marge dans l'Église et sont perçues par les jeunes comme d'une autre génération. Mais ces deux dernières années elles ont fait des colloques avec de jeunes étrangères, ce qui a permis d'attirer quelques jeunes protestantes. Leur problème aujourd'hui est d'ouvrir le groupe aux hommes. Si notre réflexion avance, si nous en sommes là aujourd'hui dans l'Église Réformée, c'est grâce à Jeunes Femmes et grâce à toutes ces femmes qui ont travaillé dans l'ombre.

NOTES

[1]	Note de l'éditeur : « la rue de Clichy » est le siège de la Maison du Protestantisme.